

peu de pays ont une histoire qui soit plus que la nôtre parsemée de faits saisissants et romantiques et qui soit une source plus féconde de connaissances politiques. La première période du régime français nous offre une longue succession de héros, de soldats, d'explorateurs et de missionnaires. Sur ce point, j'emprunterai le langage de Parkman, qui est beaucoup plus éloquent que moi, et qui fait de cette époque une description intéressante.

La domination française est un souvenir du passé; et quand nous évoquons son ombre disparue, elle surgit de la tombe sous une forme étrangement romantique. La lueur spectrale de leurs feux de bivouacs semble renaître et faire paraître à nos yeux: les seigneurs, les vassaux et les prêtres en robe noire, au milieu des formes sauvages des guerriers indiens; tous, compagnons unis dans l'accomplissement de la même rude mission. Une vision sans bornes semble grandir à nos yeux, nous dévoilant un continent où la civilisation n'a jamais pénétré, d'immenses forêts vierges, des montagnes, silencieuses dans leur sommeil primitif, rivières, lacs et étangs aux pâles reflets; de vastes océans se fondant avec le firmament. Tel était le domaine que la France conquiert pour la civilisation. Des casques à plumes brillaient dans l'ombre de ces forêts dont les antres abritèrent les missionnaires et furent les forteresses de l'ancienne barbarie. Des hommes, trempés de science antique, pâlis par l'atmosphère des cloîtres, vinrent là, dépenser leur vie, dirigeant les hordes sauvages avec une autorité douce et paternelle; et endurèrent avec calme les genres de mort les plus affreux. Là, des hommes d'une éducation raffinée, héritiers de l'élégance de plusieurs générations d'ancêtres, firent honte, par leur bravoure intrépide, au plus vaillant fils du sol.

Vient ensuite le long conflit entre l'Angleterre et la France. Je ne veux me souvenir que de l'héroïsme déployé dans les deux camps. Plus tard, nous assistons à l'arrivée des colons de race anglaise: les Loyalistes unis de l'Empire et les immigrants des îles britanniques, déployant cet instinct de pionnier que nous avons constaté chez les français et qui semble être une faculté distinctive du canadien. Nos Canadiens français possèdent cette faculté à un très haut degré, comme en fait foi les lignes suivantes que nous lisons dans le fameux ouvrage intitulé: "Maria Chapdelaine":

Faire de la terre! C'est la forte expression du pays, qui exprime tout ce qui git de travail terrible entre la pauvreté du bois sauvage et la fertilité finale des champs labourés et semés. Samuel Chapdelaine en parlait avec une flamme d'enthousiasme et d'entêtement dans les yeux.

C'était sa passion à lui: une passion d'homme fait pour le défrichement plutôt que pour la culture. Cinq fois déjà depuis sa jeunesse il avait pris une concession, bâti une maison, une étable et une grange, taillé en plein bois, un bien prospère, et cinq fois il avait vendu ce bien pour s'en aller recommencer plus loin vers le Nord, découragé tout à coup, perdant tout intérêt et toute ardeur une fois le premier labeur rude fini, dès que les voisins arrivaient nombreux et que le pays commençait à se peupler et à s'ouvrir. Quelques hommes le comprenaient; les autres le trouvaient courageux, mais peu sage, et répétaient que s'il avait su se fixer quelque part, lui et les siens seraient maintenant à leur aise.

L'honorable M. LEWIS.

Je vous lirai maintenant une description du pionnier de race anglaise, dans le Haut Canada. Elle est empruntée de l'historien McMullen:

L'habitant des bois qui cherche sa fortune dans les régions éloignées de la civilisation, loin des églises, privé du secours de la religion et de la médecine, sans écoles, sans routes ou autres avantages qui rendent la vie agréable, peut seul apprécier ou même comprendre les difficultés nombreuses et les souffrances qu'eurent à endurer les premiers colons dans les marécages de l'Ouest du Canada. Très souvent il ne possédait que les vêtements qu'il portait, un fusil ou un vieux mousqueton et une hache bien trempée. Ainsi équipé, il prend possession de ses deux cents acres de forêt dense et commence ses opérations. L'air retentit des coups vigoureux qu'il frappe pendant que l'un après l'autre, les arbres gigantesques sont attaqués et tombent sous ses coups, et que le soleil brille graduellement sur la petite éclaircie. Le meilleur de l'arbre est équarri en partie et sert à la construction d'une hutte; le reste est brûlé. C'est alors que le riche terreau, produit de l'accumulation des résidus de la végétation depuis des siècles, est recueilli en petites buttes dans lesquelles on plante des pommes de terre. Du maïs est planté dans une autre direction et peut-être aussi un peu de blé. Si le colon est marié, le couple isolé lutte pour son existence, dans son petit oasis au milieu de la forêt, semblable au voyageur solitaire traversant le Sahara ou au navire perdu sur l'Atlantique. Son plus proche voisin est à plusieurs milles de distance et si la maladie fait son apparition, il faut voyager longtemps à travers la forêt pour aller demander la sympathie humaine. Mais fort heureusement, notre nature, aidée d'un tempérament élastique, s'adapte aux circonstances. Peu à peu les pommes de terre font leur apparition pendant que le maïs pousse modestement autour des souches calcinées et des sapins ceinturés de verdure et le colon a la consolation d'entrevoir qu'il ne mourra pas de faim. Quand l'hiver approche, un chevreuil est de temps à autre ajouté, aux provisions récoltées par ces colons isolés. Telle était la vie de la plupart des colons de l'Ouest du Canada.

Voici ce qu'écrivait Goldwin Smith, sur le même sujet:

Ce fut la période des actes héroïques avant celle de la politique. Les annales n'en font point mention; elle n'a laissé ni monuments, ni autres traces que le magnifique pays conquis par ces obscurs travailleurs du sol sur la sauvage solitude, ou peut-être, ici et là, un monticule verdoyant, qui depuis a été nivelé et confondu avec le sol environnant, et sous lequel reposaient côte à côte, les restes d'un pionnier et de sa femme, qui pendant leur vie entière avaient partagé les mêmes peines et les mêmes travaux.

Sans doute ces rudes gens jouirent de la santé et de l'espérance qui dans la solitude et le besoin constant d'aide mutuelle a resserré davantage les liens de l'affection. Nous élevons de somptueux monuments à la mémoire des conquérants qui dévastent le monde ou des politiciens qui troublent l'existence des citoyens par leurs luttes acharnées dans la poursuite du pouvoir et des positions; mais nous ne faisons rien de semblable pour la mémoire de ceux qui par leur travail et leur endurance ont rendu le sol productif. La civilisation, en prenant possession de l'héritage que lui ont préparé les pionniers, peut au moins contempler leur tombe avec reconnaissance.

M. Goldwin Smith est peut-être injustement sévère en ce qui concerne les politiciens, mais il ne fait que rendre justice aux pionniers. Il faut reconnaître que les politiciens et les